



442ème RUE

Newsletter à géométrie variable et parution aléatoirement régulière

N° 142

442ème RUE LE LABEL

- RUE 001 = **SALLY MAGE** (Single 2 tracks)
Punk-rock-garage - Green vinyl
- RUE 002 = **Joey SKIDMORE** (Single 2 tracks)
Iggy Pop covers - Green vinyl
- RUE 003 = **GLOOMY MACHINE** (Single 2 tracks)
Noisabilly - Pink vinyl
- RUE 004 = **Nikki SUDDEN** (Single 2 tracks)
Class rock - Blue vinyl
- RUE 005 = **Johan ASHERTON** (Single 2 tracks)
Lightning pop - White vinyl
- RUE 006 = **HAPPY KOLO/CHARLY'S ANGELS** (Split EP 3 tracks)
Punk-rock vs punk'n'roll - Pink vinyl
- RUE 007 = **LICENSE TO HEAR - A TRIBUTE TO JAMES BOND**
(LP 16 tracks)
16 bands covering 007 themes - Picture disc
- RUE 008 = **The DIRTEEZ** (Single 2 tracks)
Cryptic rock'n'roll - Blue vinyl
- RUE 010 = **Joey SKIDMORE** : One for the road...Live at the
Outland (CD 12 tracks)
Roots-rock'n'roll on stage
- RUE 011 = **ROYAL NONESUCH** : Maximum EP (EP 4 tracks)
60's-garage - Black vinyl
- RUE 012 = **GLAMARAMA** (CD 24 tracks)
24 rock'n'roll bands with guitars
- RUE 013 = **The FAN FOUR - A TRIBUTE TO THE BEATLES** (EP
4 tracks)
4 bands loving the Fab Four - White vinyl
- RUE 015 = **ELECTRIC FRANKENSTEIN vs DOLLHOUSE** (Split
EP 3 tracks)
Power punk vs Rock'n'blues - Green vinyl with red speckles
- RUE 016 = **Les MARTEAUX PIKETTES** (EP 4 tracks)
Punk-rock'n'roll-garage 77 - Picture-disc
- RUE 017 = **CHEWBACCA ALL STARS** (Single 2 tracks)
Punk'n'soul to let the girls dance - Green vinyl
- RUE 019 = **K-SOS** : Soif de libertés (CD 8 tracks)
Punk-rock antifasciste
- RUE 020 = **The FROGGIES** : Leather and lace - An anthology of
the Froggies (CD 24 tracks)
Reissue 2 LP's on 1 CD. 80's french power-pop. Johan Asherton's
first band
- RUE 021 = **SPERMICIDE** : Drunk'n'roll (CD 11 tracks)
High energy power rock'n'roll from France. Covers of Black Flag,
Chron Gen & Motörhead
- RUE 022 = **The CHUCK NORRIS EXPERIMENT** : Best of the first
five (LP 14 tracks)
High energy power rock'n'roll from Sweden - Dark grey vinyl
- RUE 023 = **The CHUCK NORRIS EXPERIMENT** : Live at
Rockpalast (LP 14 tracks)
Live in Germany. Covers of Misfits and Bruce Springsteen - Black
vinyl
- RUE 025 = **R'n'C's** : When the cat becomes a tiger (LP+CD 16
titres)

442ème RUE
64 Bd Georges Clémenceau
89100 SENS
FRANCE
(33) 3 86 64 61 28
leo442rue@orange.fr
<https://la442rue.com>

Greetings :
Les LEZARDS MENAGERS
K-PUN
PRESIDENT DOPPELGANGER
TERREUR TWIST
RAF (Guerilla Vinyl)

RIP :
Tim SALE
Yves COPPENS
Monty NORMAN
Jim SOHNS

Dimanche 18 septembre 2022 ; 17:27:12
Healer time

La "442ème RUE", le retour de la vengeance du rock'n'roll

La "442ème Rue" à la radio ? Oui, c'est possible ! Avec pas moins de 3 émissions.

"442ème Rue", tous les mardis, de 18h30 à 21h.

"ABC Rock" (le rock de A à Z), les 1er, 3ème (et éventuellement 5ème) mardis du mois de 21h à 23h.

"Best of 442ème Rue", les 2ème et 4ème mardis du mois, de 21h à minuit.

Ca se passe sur le 94.5 de Triage FM, à Migennes (Yonne).

Et sur Internet : <http://www.triagefm.fr>



E-ZINE

Recevez le zine via Internet en fichier PDF. Pour cela, envoyez-nous votre adresse électronique en précisant que vous voulez recevoir le zine par email. C'est gratuit et vous en faites ce que vous voulez : l'imprimer, l'envoyer à vos amis. Chaque numéro, selon le nombre de pages, fait entre 100 KO et 1 MO. Alors, à vos claviers.

RANCOEUR : Sur le fil du rasoir (CD, Kanal Hysterik)

Premier disque de ce nouveau trio nancéen né des cendres de Streets Of Rage puisque tous trois en faisaient partie, Ju étant également bassiste de Lorelei en parallèle. Ce petit exposé généalogique établi, reste à se pencher sur les cinq titres de ce premier jet. En gros, de la oi, du street-punk et de la rage. Les garnements prétendent même y avoir mis un peu de cold, ils définissent d'ailleurs leur style comme de la cold-oi, mais ça doit être à dose hautement homéopathique car ça ne s'entend guère, à part dans certains riffs de guitare. Pour ce qui est de la rythmique, on a quand même affaire à du punk plus débridé qu'un mustang sauvage titillé par une escadrille de mouches plates. Plutôt que la température ambiante d'un réfrigérateur en pleine crise d'hypothermie, c'est la fournaise d'un volcan en éruption qui rayonne de tout ça. En ce sens, le titre générique du machin, "Sur le fil du rasoir", ou encore "Roulette russe", une méchante torgnole fast-punk de moins d'une minute et demie, sont largement plus explicites et imagées que n'importe quelle dissertation de pisse-copie en apnée cérébrale, je m'inclus dans le club, y a pas de raison de faire preuve de partialité journalistique, a fortiori quand on en est pas un de journaliste, pas un vrai je veux dire, avec la carte de presse, le chapeau mou et le sans-gêne de celui qui se sent investi d'une mission quasi mystique. De la rancoeur, si les Lorrains en ont, nous pas vraiment à l'écoute de ce hors-d'oeuvre. Car on n'ose douter qu'un plat de résistance ne soit pas déjà sur le gril.

PIGGIES : ...And now ! (CD, Monster Zero - www.monsterzerorecords.com)

Kobe, sa viande de boeuf, qui met le steak au prix du caviar, ses destructions massives (bombardement au napalm, séisme, ça pique un peu dans le coin) et Piggies. Je ne sais pas si le groupe sera un jour inscrit au Patrimoine Culturel de l'UNESCO mais il le mériterait. Ne serait-ce qu'en raison de son histoire tortueuse et chaotique. Formation en 1997, premier album en 2000... et split en 2001. Jusque-là, ça arrive à des milliers de groupes. Mais, en 2017, reformation surprise avec un nouvel album inattendu et inespéré au titre ironique, "Long vacation". C'est sûr, dix-sept ans de vacances, c'est pas donné à tout le monde, à moins de gagner très gros au Loto. Quatre ans plus tard, Piggies sont toujours là. La dernière fois, ce timing leur avait été fatal, souhaitons qu'ils passent aujourd'hui ce cap provocateur avec sérénité. Entre ces deux vies - les cochons en ont-ils autant que les chats ? - il y a quand même eu un autre groupe, Fabulousplanes, avec les quatre musiciens de la première incarnation de Piggies, entre 2003 et 2007. En revanche, lors de la renaissance porcine de 2017, ils ne sont plus que trois à avoir renfilé les Converse, Acchan, Miki et Tetsu. Le quatrième samouraï, Kitamun a préféré passer son tour et a opté pour un retour à la case vacances. Ce qui ne change pas grand-chose, Piggies restant fidèle au pop-punk acidulé de ses débuts avec la particularité d'avoir trois vocalistes dans ses rangs, autant dire que les harmonies vocales sont reines, le trio étant désormais constitué de deux filles et d'un garçon. Cette différence chromosomique mise à part, Piggies font furieusement penser à d'autres combos nippons du type Shonen Knife, Supersnazz ou 5.6.7.8's, même si, musicalement, c'est autrement plus sucré, façon Red Bull, l'énergie produite par le groupe tenant autant du biogaz que de la taurine. Dans pop-punk il y a pop, certes, mais il y a aussi punk, il ne faut jamais l'oublier. Ne pas rater non plus quelques subliminales interventions buzzcockiennes ou ramonesques pour lier le tout.

AGAINSTERS : Sweet sweet weekend (LP, HFMN Crew/La Ciudad Mata/EI Lokal/Mitternacht Platten/The Little Jan's Hammer/Guerilla Vinyl/Malditos Vinilos/BCore/Rat Monkey Records/Trashtocat Records/Kinki Records/Il.Logic Producciones/Love Music Fight Fascism/Resistterror)

Premier album pour ce groupe barcelonais qui navigue entre les Capaces et Mary's Kids avec ce chant féminin marqué, affirmé et généreux. La musique d'Againsters s'apparente à une cavalcade exaltée, entre punk énervé et rock'n'roll intense. Une charge telle que l'album tourne carrément en 45 tours, histoire de rester au diapason de mélodies à la fois nacrées et éruptives. Il faut dire que, si le groupe est tout neuf, ou presque, ses quatre membres, après avoir abandonné la couche-culotte, sont déjà passés à la culotte courte, ça vous change un marmot. De la carapate à quatre pattes, on se lance dans la course autour de la cour de récréation, ce qui, convenons-en, offre d'autres perspectives. Chez Againsters, ça se traduit par des riffs de guitare venimeux et agressifs, des rythmiques style bombardement en piqué et une façon de chanter plutôt punky dans la

lettre, l'esprit et le glaviot. Jusqu'à la caution 77 qui n'est pas oubliée avec la reprise de "Tenement kids" des Boys. Againsters ne cultivent ni la périphrase, ni la litote, ni l'allégorie. Le punk et le rock'n'roll sont bruiteux, Againsters font donc du bruit, même si un minimum de circonvolution musicale n'est jamais à dédaigner, surtout quand ça ne nuit en rien à l'action pure. Une chose est sûre, quand les Ibères sont lancés, ils ne sont pas faciles à arrêter, encore faudrait-il même qu'ils le veuillent. Ce disque débaroule sans temps mort, comme une course de cent mètres répétée douze fois, comme un go fast de narcotrafiants, comme un train sans frein dans une descente de montagne. Au point qu'on peut se demander quelle substance peut bien dégouliner de la petite cuillère surplombant une bouche ouverte, langue tirée, qui orne la pochette d'un disque sans fioriture ni fanfreluche. Sûrement un truc propre aux coureurs cyclistes ou aux adeptes du blitzkrieg, mais sans recours à la carotte d'un quelconque maillot jaune ni percée dans les Ardennes, ou la Sierra Nevada. Nos quatre lascars forment une redoutable équipe de dynamiteros qui viennent d'inaugurer brillamment une discographie appelée à faire date dans l'histoire du rock'n'roll haut de gamme et haute tension.

NEWS

Le magazine **W-Fenec** vient de faire paraître son n° 51. 200 pages à ras la gueule de rock tous azimuts comme un live report sur **Therapy** ? par exemple, le genre de groupe qui me fait toujours frétiller. Et puis des photos comme à la mitraille et des chroniques de disques comme à la chaîne. Avantage d'user d'une police de caractère de taille conséquente, ça se lit facilement sur un écran d'ordi : <http://www.w-fenec.org> @@@ Quelques sorties séminales sur le label marseillais **Crapoulet** : "Necessità", album de **Montana**, punk-hardcore italien ; "II", album de **Yarostan**, post-hardcore phocéen : <http://crapouletrecords.limitedrun.com> @@@ Chez **Dirty Punk**, on a sorti l'artillerie lourde avec un double album regroupant tous les singles, EP et extraits de compilations d'**Exploited**. 27 titres au total, voilà de quoi vous boucher une dent creuse. Pour les plus rapides, il existe un tirage en vinyl bleu turquoise transparent du plus bel effet. On a beau être punk on peut aussi apprécier une belle présentation. Sortie également, en coproduction, du nouveau **Toxic Waste** : www.dirtypunk.fr @@@ Du côté des Vosges on ne semble pas trop souffrir de la chaleur ni de la sécheresse si j'en juge par l'activisme du label **Deviance/Kanal Hysterik** qui ne connaît pas de pause et qui sort quelques nouveautés : "Ferme ta gueule !" (qu'on pourrait envoyer à tous ces connards de politiciens et de pseudo spécialistes en tout genre de mes deux), album du groupe nancéen **Carmen Colère** qui inclut les deux premiers EP, soit 19 titres sur un vinyl, du punk sur barricades en quelque sorte ; "Animal bestial", le nouvel album des nordistes de **Toxic Waste** égaux à eux-mêmes, c'est-à-dire très bons et remontés comme une horloge de beffroi ; "Armageddon, rise of the mad punk", nouvel album crust-punk des Serbes de **Dishumanity** en vinyl marbré ivoire et noir, comme un clavier de Steinway, ça doit en jeter ; repassage en vinyl transparent de "Riding another toxic wave" d'**Illegal Corpse**, du trash vosgien qui débarde sans schlitte. La rentrée sera électrique ou ne sera pas : <https://sucettedistro.com> @@@ Le **Mad Butcher** a toujours le poignet aussi souple et continue à vous découper du vinyl en tranches bien épaisses. Au programme ces temps ci : **the Ruts**, **Death Sentence**, **No Relax**, **Red London**, **the Zsa Zsa Gabor** (j'adore ce nom), **Demob**, **the Toasters**, **Time Machine**, **A-Heads**, **the Expelled**, **the Partisans**, **Maroon Town**, **Screaming Dead**, **the Piranhas**. Le tout avec l'os, la moelle et sans barde superflue : www.madbutcher.de @@@ **Nineteen Something** prépare déjà sa rentrée avec plusieurs sorties annoncées, notamment la réédition de l'unique album de **Sloy**, "Plug", paru initialement en 1995, la version CD offrant en bonus les morceaux parus en EP et dans la foulée la parution d'un album en public de ces mêmes **Sloy**, "95/99 live electric". La connection angevine continue à tourner à plein régime, on ne va certes pas se plaindre de ce manque manifeste de douceur : nineteensomething.fr @@@



RAW DEAL : Obscene (CDS autoproduit)

Une vulve épilée est-elle vraiment obscène, comme tendrait à le laisser croire Raw Deal, puisque telle est l'illustration de ce single ? Faut-il vraiment y voir la beauté du mal ? Les gueules de cons de Macron ou de Poutine me paraissent largement plus immondes, mais peut-être n'est-ce qu'une question d'appréciation... ou d'usage personnel, ayant fréquenté plus assidûment les premières que les secondes. Bref, Raw Deal nous avoine ici deux titres de pure éclate punk de moins d'une minute chacun. Pour rester dans le ton de la pochette, ça fait un peu éjaculateur précoce énoncé ainsi, mais là c'est pour la bonne cause, celle de l'énergie orgiaque, de la chevauchée priapique, du pilonnage en règle. Le groupe mexicain part à l'assaut de la forteresse punk comme Santa Anna se lançait à l'attaque de Fort Alamo, avec la ferme intention de ne faire ni quartier ni prisonniers. Les deux titres forgent une alliance entre punk, hardcore et crust avec motivation qui firent en leur temps se coaliser les nations européennes contre Napoléon ou mondiales contre les forces de l'Axe. Dans tous les cas, le résultat est le même, victoire totale et jouissance extrême. Raw Deal les Rocco Siffredi de l'internationale punk ? Ils défouaillent avec la même ardeur en tout cas.

The DANGERMEN : Wrong train home (CDS, Swashbuckling Hobo Records)

Quand on est australien, comme les Dangermen, faire du heavy power rock'n'roll rageur ça relève de l'oeuvre de salut public. Le quintet de Brisbane invite à se souvenir des fulgurances de Radio Birdman, des Hellacopters ou des Stooges avec sa paire de guitares enflammées, et même son piano one-note-boogie sur "Wrong train home". 20 ans d'âge pour un groupe qui ne les fait pas tant sa musique est plutôt fringante, ça se reflète dans cette facilité d'exécution et cette débauche électrique. Peut-être est-ce dû aussi aux 5 ans de hiatus que le groupe s'est imposé avant de reprendre le chemin des studios. Les Dangermen, tel Mad Max, sont toujours en maraude sur les routes non balisées d'un rock'n'roll brut de décoffrage. Un conseil, gardez-vous à leur approche, ils n'ont pas appris à se servir de la pédale de frein.

FUZZSTAINZ : Get stained (CDEP, Beluga Records - www.belugarecords.com)

Retour fracassant des Fuzzstainz après un premier single paru en 2020, en même temps que le coronatrucmuche. Y avait-il une relation de cause à effet ? L'histoire le dira peut-être un jour. Perso, le disque primal des suédois m'avait nettement moins emmerdé que le virus et les dérives totalitaires qu'il avait engendrées, et que nous payons toujours. Notons quand même que ce nouvel EP arrive pile au moment où l'on commence à nous agacer avec la variolite du singe. Y a-t-il une relation de cause à effet ? L'histoire le dira peut-être un jour. D'autant que commencent aussi à se faire jour les mêmes discours autocratiques dans le goulot (s'il pouvait s'entartre de temps en temps ça nous fera du repos) de nos politicards sans foi ni loi. Ils préparent le terrain, n'en doutons pas. En attendant, savourons les quatre bubons crémeux de ce deuxième jet. Le trio suédois fleure bon son rock'n'roll garage ponctué de nappages de fuzz, de garnitures de distorsion et de fulgurances punky. Fuzzstainz savent vous trousser de la cantilène aussi profane qu'une demoiselle de petite vertu en quête du prince charmant sur les pavés de Samuelsingatan. Fuzzstainz c'est chaud comme un règlement de compte mafieux, sale comme de l'argent blanchi, humide comme une arrière-cour de gargote louche. En à peine deux minutes, les chansons de Fuzzstainz sont capables de vous rendre aussi épiléptique qu'Alexandre le Grand, Jules César, Jeanne d'Arc et Napoléon Bonaparte réunis. De là à vous donner envie d'envahir la Russie (ça changerait), laissez-vous tenter. L'humanité vous en serait reconnaissante.

CLAIMED CHOICE : We won't give in (CD, Une Vie Pour Rien)

Quand on est un jeune groupe et qu'on veut rapidement sortir de quoi s'établir un début de réputation discographique, il n'y a pas des tonnes de solutions. Il faut composer vite, et bien si possible, et enregistrer tout aussi vite, et tout aussi bien si possible. Prenez Claimed Choice, de Lyon, voilà le credo auquel ils ont souscrit. L'an dernier, 2021 donc, ils enregistrent une première démo quatre titres sous forme de cassette. Le truc pas facile à vendre sinon en concert où, dans le feu de l'action et de la bière, certains ont une certaine facilité à piller le stand de merchandising. Une fois le stock épuisé et le porte-monnaie légèrement regarni, on retourne en studio et on enregistre quatre nouveaux titres. Sauf que, entre-temps, forcément, on a commencé à se faire un nom et que, dans un monde parfait, on intéresse un (ou plusieurs) label. Dans le cas de Claimed Choice, quel font de la oi, les regards ont vite tendance à se tourner vers le label nantais Une Vie Pour Rien. Bingo ! Une signature s'impose, même

s'il est peu probable que la cérémonie se soit déroulée devant le château des ducs de Bretagne, façon Sex Pistols devant Buckingham Palace. Ça aurait été marrant. Bref, une fois convenu de travailler ensemble, ne restait plus qu'à se mettre d'accord sur ce qu'on allait graver sur le premier disque du groupe. Avec quatre nouveaux titres, on aurait pu se contenter d'un EP. Mais, puisque la cassette était encore toute chaude, ou fraîche, une histoire de sémantique, que l'enregistrement valait bien le nouveau, techniquement parlant, et que les titres n'étaient pas encore trop patinés par le temps, pourquoi ne pas les incorporer au disque ? Quatre plus quatre, ça fait huit, du moins si j'en crois mes vagues souvenirs de calcul de l'école primaire, de plus en plus voilés par les outrages du temps, et huit morceaux, ça peut faire un honnête album. Banco ! C'est cet album qui paraît aujourd'hui. D'emblée, une constatation s'impose, la oi de Claimed Choice est fortement matinée de punk-rock, de rock'n'roll, voire de pub-rock et même de skinhead-glam 70's, comme en témoigne la reprise de "Bish bash bosh" d'un obscur groupe anglais, the Jook, dont le single est millésimé 1974 et qui n'est pas sans rappeler les premiers efforts d'un gang comme Slade. Le tout chanté en anglais. Une oi qui affirme donc un sérieux retour aux sources, ce qui n'est pas pour nous indisposer dans un contexte où l'on est plus enclin à la bourrinade immédiate qu'au regard intérieur.

The HOLLYWOOD FLAMES : Buzz, buzz, buzz - The singles collection 1950-62 (3 CD, Acrobat Music - www.acrobatmusic.net)

Si l'on ne peut que défendre le principe du vinyl, il faut bien reconnaître que l'ère du CD a permis aux affamés de se remplir la panse à bon compte avec ces compilations pléthoriques proposant des anthologies fort complètes d'artistes ou de groupes parfois largement oubliés, y compris en allant puiser jusqu'au fin fond de leurs discographies et traquer des disques depuis longtemps passés par pertes et profits, pertes surtout. Ainsi en va-t-il de ce recueil consacré aux Hollywood Flames, pas le plus célèbre des groupes vocaux des années 50, loin de là. En 78 morceaux, vous avez tout ce que le groupe a fait paraître en format single durant ses 12 premières années d'existence, largement sa meilleure période. Car le groupe, comme nombre de ses homologues, a connu de nombreux changements de personnel au fil du temps, avec comme corollaire des hauts et des bas en terme de qualité musicale selon les recrues. Je vais tenter de vous faire un bref résumé de cette existence erratique. Le groupe se forme en 1949, sous le nom de the Flames, à Los Angeles, dans le quartier de Watts. Ses membres sont encore tous lycéens. Ils s'appellent Bobby Byrd, David Ford, Curlee Dinkins et Willie Ray Rockwell, ce dernier étant rapidement remplacé par Clyde Tillis, avant même de s'être fait un soupçon de semblant de réputation. Ils enregistrent leur premier single en 1950 sur le label Selective, c'est "Please tell me now". L'année suivante, ils changent déjà de nom et se baptisent the Hollywood Four Flames tout en passant sur Unique. Publient notamment le single "Tabarin", une chanson écrite par un certain Murry Wilson, dont les trois fils, Brian, Carl et Dennis, formeront moins de dix ans plus tard les Beach Boys. Tout ceci n'est que le début d'une carrière bouleversifiante qui verra le groupe user d'un flopée de patronymes différents. Outre ceux déjà mentionnés, on trouvera pêle-mêle les Four Flames, les Jets, les Question Marks, les Turks, les Original Turks, le compilateur n'en omettant aucun, y compris ceux formés en parallèle par l'un ou l'autre chanteur comme David Ford and the Ebbtides, Earl Nelson and the Pelicans ou Bobby Day (pseudonyme de Bobby Byrd) and the Satellites. Au passage, vous aurez déjà noté quelques nouveaux blasons dans cette liste puisque l'équipe incorporera des gens comme Gaynel Hodge, Curtis Williams, Jesse Belvin, Alex Hodge, le frère de Gaynel, Earl Nelson, Eddie Williams ou Ray Brewster. Du côté des labels, on note la même valse des étiquettes puisqu'on retrouvera le groupe sur Fidelity, Specialty, Spin, 7-11, Swing Time, Lucky, Money, Cash, Class, Ebb, Atco, Chess, Goldie ou Coronet, liste non exhaustive. De vraies chaises musicales. Au milieu de tout ça, les Hollywood Flames, la raison sociale que la chronique retiendra, ne connaîtront qu'un seul vrai succès, "Buzz, buzz, buzz" en 1957, n° 5 des classements rhythm'n'blues et n° 11 des classements pop américains. La même année, Bobby Day and the Satellites enregistrent "Little bitty pretty one", chanson écrite par Bobby Byrd-Day, mais c'est Thurston Harris qui en fait un succès quelques mois plus tard (n° 2 rhythm'n'blues et n° 6 pop). Au moins a-t-il touché les droits d'auteur, déjà pas si mal. L'année suivante, en 1958, Bobby Day and the Satellites décrochent la timbale avec "Rockin' robin", n° 1 rhythm'n'blues et n° 2 pop. On retrouve évidemment tous ces hauts faits d'armes sur cette compilation, une sélection qui démontre que les Hollywood Flames étaient un vrai groupe rhythm'n'blues, avec quelques accointances doo-wop, voire rock'n'roll ("Buzz, buzz, buzz"). Les morceaux sont globalement plutôt mid-tempo, privilégiant le chant lead, entonné par un peu tout le monde selon les titres, avec

cependant des prestations plus soutenues de la part de Bobby Byrd, jusqu'à son départ en 1958, David Ford, le seul à avoir fait partie du groupe depuis sa formation en 1949 jusqu'à sa séparation en 1967, et Earl Nelson, quand il rejoint le groupe en 1955. A partir de 1957, Bobby Byrd et Earl Nelson se lancent dans une carrière parallèle en duo sous le nom de Bob & Earl. Sans connaître le succès. Du coup, Bobby Byrd reprend sa carrière solo et, en 1962, Earl Nelson s'associe avec un autre Bob, Bobby Relf, qui officiera aussi sous les noms de Bobby Garrett et Bobby Valentino. Cette formule décroche un hit en 1963 avec "Harlem shuffle", chanson écrite par les deux hommes, mais c'est une autre histoire. Cette compilation offre une belle opportunité de (re)découvrir un groupe trop injustement méconnu, certes loin des standards établis par les Coasters ou les Drifters, mais qui n'a pas à rougir d'une discographie dont le côté dilettante et bon enfant dégage un parfum de fraîcheur plutôt agréable. À écouter sur le transat, un mai tai à portée de main.

Los PEPES : The happiness program (CD, Beluga Records/Wanda Records/Adrenalin Fix)

Déjà le cinquième album de ce groupe londonien - comme leur nom ne l'indique pas, piqué à une bande de militants colombiens anti Escobar - et la même recette punk-rock tumultueuse avec supplément de power-pop frétilante, de punk'n'roll frémissant, de punk-pop ramesque ("Blur the lines" avec son intro de batterie que n'aurait pas reniée Tommy), tout ça passé au laminoir des 70's finissantes, quand on venait de redécouvrir les vertus de l'énergie sans esbroufe, pure, simple et cristalline. Le groupe célèbre ainsi son dixième anniversaire de façon guillerette, invitant quelques amis à souffler les bougies, comme un piano frénétique, un saxophone sage, un harmonica naturaliste ou un orgue vibrant. Cet album, comme toute la discographie de los Pepes, n'est rien d'autre qu'une collection de hits en puissance, de standards en devenir, de classiques en formation. Du moins devrait-il être cela dans une civilisation idéale. Mais ne rêvons pas, le punk-rock de los Pepes, même sous des dehors bon enfant et avenants, a peu de chance de forer le mur d'incompréhension érigé par un business que les guitares électrisantes, les rythmes emberlificotants et les mélodies sautillantes laissent de marbre. Même avec des chansons ciselées comme une couronne impériale. Il faudra donc vous débrouiller seuls pour affirmer votre dévotion à los Pepes, sans vous soucier de l'indifférence générale. Ça n'est pourtant pas faute d'afficher leur programme dans le titre du disque, un programme tout de joie, de bonheur et d'allégresse, loin des imprécations furieuses du punk batailleur, chacun son concept. Le genre de plan d'action qui vous fait tapoter du peton avant même d'entrer dans le vif du sujet. Au bout de cinq albums, il est certain que découvrir le nom de los Pepes sur une pochette de disque développe en vous un réflexe pavlovien qui vous fait baver et saliver comme un escargot venant de prendre une limace en levrette. Raahhh lovely ! comme on dit dans ces cas là. Et n'ayez pas peur de faire votre affaire un peu trop vite, les chansons de los Pepes ne sont elles-mêmes que des vignettes de deux minutes trente de moyenne, une durée largement suffisante pour y trouver son plaisir et pouvoir revenir à la charge sans avoir à subir les attermoissements d'un cycle biologique un peu trop réactionnaire face à cette urgence situationniste. Comme ils le proclament si bien dans une de leurs chansons, los Pepes vous permet de rester vivant ("Keep me alive"), ce qui n'est pas rien dans notre monde anesthésié et sclérosé par la bienpensance politique et l'hypocondrie généralisée. Los Pepes c'est une bonne claque aux mauvaises petites idées noires. De quoi dépoussiérer votre Perfecto et votre t-shirt seconde peau.

REVEREND BEAT-MAN and the UNDERGROUND : It's a matter of time, the complete PALP session (CD, Voodoo Rhythm Records)

"I want to fuck you baby, fuck you
I want to love you baby, love you
I want to hold you baby, hold you
I want to fuck you baby, fuck you"

Cette simple strophe, qui est aussi l'intégrale des paroles de "I want to fuck you baby", le morceau qui ouvre cet album, est symbolique de la sévérité poétique du Reverend Beat-Man et, partant, de la pensée générale du disque. Le Reverend Beat-Man, tout révérend qu'il veut paraître, a le sermon libidineux, l'oraison crue et l'homélie hérétique (cf "Jesus Christ twist", autre antienne d'un album foncièrement décalé). Dézingué en ce sens qu'il se balade d'un style à l'autre sans se préoccuper d'unité ni de cohérence. Le trash-blues référentiel du Reverend Beat-Man sert de toile de fond à ce décor musical ("Lass uns liebe machen"), mais il n'y a pas que ça dans le rata, il y a aussi du synthé-punk, comme l'intro de "Shut up !" qui aurait pu faire les belles heures de Suicide, de la no wave tribale, comme "Mongolian

talks to Alien" qui rappelle les expérimentations d'un groupe tel que the Hu, de la musique de film virtuelle, comme "It's a matter of time" qui n'est pas sans citer le travail d'Angelo Badalamenti sur "Twin Peaks" de David Lynch. Le Reverend Beat-Man s'est entouré de trois acolytes pour prendre ce métro vers l'aventure, le clavier Milan Slick, avec qui Mr Beat-Man a également monté un projet synth-punk en duo, Entartete Musick, la batteuse Beatrice Graf du duo basse-batterie jazzy expérimental Ester Poly et le guitariste Benjamin Glaus du groupe rockabilly Skinny Jim Tennessee (dont l'influence majeure se fait sentir sur "Banned from the internet). Le curriculum vitae de nos quatre argousins montre à quel point chacun apporte sa pierre à l'édifice. Des pierres de tailles variées, de textures diverses, de poids nuancés. Un groupe de circonstance dans tous les sens du terme, qu'il a bien fallu faire en sorte d'amener à cohabiter, physiquement et musicalement. Le disque a été enregistré en une semaine dans un chalet perdu dans les montagnes suisses, le logement étant sis au-dessus d'une bergerie, garnie la bergerie, sinon ça aurait été moins drôle. L'avantage, c'est que les moutons ont fourni la chaleur animale qui transpire au long des onze titres du disque. Des titres enregistrés live qui n'ont nécessité qu'une seule et unique prise chacun. Preuve de l'entente qui pouvait exister entre tout ce petit monde. Le Reverend Beat-Man a d'ailleurs l'habitude de ces raouts improvisés puisque, quand il ne sort pas ses disques en formule one-man band, il ne s'est, jusqu'à présent, jamais fait accompagner deux fois par le même groupe, the Underground étant la cinquième incarnation de ces attelages incongrus sur le papier mais si évidents une fois captés sur bande. Si vous êtes allergique aux surproductions daubiques qui trustent la FM mondiale et si, au contraire, vous kiffez le rock'n'roll bio, éthique et authentique, cet album est forcément pour vous, ou alors c'est que vous n'êtes pas si pur et dur que vous voulez le faire accroire.

GHOST:WHALE : Echo:one (CD, P.O.G.O. Records)

Ca commence comme un compteur Geiger en surchauffe monté sur un hybride de Huey et de U-boot pris dans la tourmente d'un orage magnétique et qui ne saurait donc plus s'orienter efficacement, à la limite du point de rupture. Autant dire que les choses paraissent mal engagées. Pas de quoi affoler Ghost:Whale qui a du répondant dès que tout paraît se dégrader. A se demander même si le groupe bruxellois ne serait pas capable de provoquer le chaos pour mieux s'en accommoder. Il faut dire qu'ils ont de quoi assurer un beau pandémonium avec une formation commando digne d'une division de panzers, deux basses et une batterie, ça ne se voit pas tous les jours. Si le groupe est tout jeune, créé début 2021, ses trois snipers ont déjà de la bouteille (normal quand on porte le nom d'une chaîne de caves à bière) puisqu'on a pu les entendre, selon leurs fréquentations, chez Frau Blücher and the Drunken Horses (il faut bien qu'il reste quelque chose de Waterloo dans ces mornes plaines), [P.U.T] ou Missiles Of October, autant dire qu'on est loin des niaiseries atones de Stromae ou d'Angèle. Ghost:Whale, c'est une savante mixture à la cheville avec laquelle la vodka-martini de James Bond ne peut rivaliser, même à la cuillère. Entre sludge, doom, métal, noise, indus ou stoner (ce dernier style étant peut-être le plus abordable, c'est dire), Ghost:Whale pratique l'hypnotisme musical comme Messmer le charlatanisme mercantile, avec une conviction que quelques kilos de TNT ne sauraient réduire à néant. Le drone vu par Ghost:Whale a la patience d'une bernique accrochée à son rocher, la force d'un lutteur turc dopé au raki de contrebande, le charisme de Godzilla amoureux fou d'un mégalodon vitrifié par Little Boy, tout en nous entraînant dans des abysses seulement hantés par ces formes fantomatiques rescapées d'âges aussi obscurs que ces grandes profondeurs, là où survivent léviathans et krakens qui ne feraient qu'une bouchée du Nautilus ou du Belgorod. C'est l'impression dominante qui nous envahit à l'écoute de la presque demi-heure de "Ghost:Whale", le morceau, aussi angoissant qu'une voie d'eau par 10 000 mètres de fond malgré, avec ce saxophone (seul invité extérieur au trio sur ce disque) qui se lance dans des expérimentations free jazz qui feraient passer Sun Ra, La Monte Young ou Albert Ayler pour d'aimables musiciens de fanfare villageoise. L'autre demi-heure de "Echo:one" se partage entre quatre morceaux, c'est dire si le plus court d'entre eux est digne d'un opéra de Wagner pour un sectateur sous speed de NOFX, 7 Seconds ou Descendants. Ecouter Ghost:Whale, c'est entrer en transe sans avoir gobé le moindre acide, c'est grimper l'Everest en moins de deux heures sans sherpa et sans assistance respiratoire, c'est se lancer dans un voyage vers la Lune en tongs et en montgolfière. Ecouter Ghost:Whale, c'est une expérience qui vous fait ressentir la musique avec l'intensité d'un derviche tourneur, l'introspection d'un anachorète et l'épicurisme d'un acteur porno, tout ensemble pour atteindre à l'extatisme multi-orgasmique, il n'y a pas de petits bénéfices.

The CHRISTIAN FAMILY : The raw and primitive sound of (CD, Voodoo Rhythm Records - www.voodooorhythm.com)

Me rendre le gospel sympathique alors que cette musique véhicule quand même un message religieux passablement nauséabond, voilà qui n'était pas évident. The Christian Family l'a fait. Remarquez, pour rester chez Voodoo Rhythm, le patron des lieux, sous le nom de Reverend Beat-Man, y était déjà parvenu avec quelques albums tout aussi héroïques. Je n'irai cependant pas jusqu'à dire que cette étiquette bernoise vient de créer une nouvelle église, faut quand même pas exagérer, n'empêche, quand on veut faire du gospel un des nombreux auxiliaires du blues, et donc du rock'n'roll, on peut. The Christian Family est un duo formé de Sister Ann (chant, batterie, le MC5 est-il pour quelque chose dans le choix de ce nom ?) et Brother Daniel (chant, guitare). La rencontre de nos deux prêcheurs se serait faite sur la route, quelque part dans le désert séparant Phoenix de Los Angeles, on a connu pire décor pour se découvrir des affinités électives, tant spirituelles que musicales. Essayez entre la Motte Beuvron et Trouville sur Mer, je doute fort que la magie opère avec autant de transcendance. Avec cette formule en duo, vous aurez compris que the Christian Family voue un culte particulier au minimalisme, à la lo-fi et au trash. Reléguant le gospel au rayon d'aimable faire-valoir génétique. Parce que, honnêtement, du prêchi-prêcha qui devrait surnager dans cet océan de bruit et de rock'n'roll, on n'en trouve pas la plus infinitésimale trace, ou alors sous forme d'un vague spermatozoïde trisomique peut-être, pas même dans les textes de chansons abruptes et chafouines qui, si elles prétendent au prosélytisme, le font sous couvert de l'épée plutôt que du goupillon. Si the Christian Family vénèrent de quelconques dieux, ceux-ci ont pour nom Sister Rosetta Tharpe, Bo Diddley, Chuck Berry ou Little Richard, et leurs prophètes se sont incarnés en Lux Interior et Poison Ivy. Tous ayant déjà conquis de nombreux fidèles, il n'est pas spécialement la peine d'en écrire des évangiles entiers, leurs divins microsillons l'ont déjà fait pour eux, même de plus obscurs comme les Jiants dont the Christian Family ont décidé de faire de leur "Tornado" une nouvelle apocalypse catéchistique. Alleluiah brothers and sisters ! Le gospel vient d'entrer dans l'ère du punk et du garage, en vérité je vous le dis, plus besoin de marcher sur l'eau pour porter la bonne parole et multiplier les buns, il suffit de tourner la clé de contact de la Cadillac Eldorado et d'enquiller la Route 666 pour ramasser quelques disciples.

MIRLITORRINCO : Odas mixtas para criaturas minimas (CD, Dur Et Doux)

Grâce à Dur Et Doux, nous avons découvert, il y a une paire d'années, le jazz déglingué de Mula. Aujourd'hui, on reste en Colombie avec Mirlitorrinco, dans lequel officie d'ailleurs Maria Valencia qui fait aussi partie de Mula, on reste en famille. Pour situer le niveau des débats, il faut déjà savoir que le mirlitorrinco est un animal fabuleux né de la recherche imaginaire de quelques pataphysiciens chroniques, autant dire que l'on n'est pas là pour se prendre au sérieux. De fait, Mirlitorrinco pourrait se définir comme un orchestre de chambre, voire de poche, sauf que, au lieu de s'intéresser à Mozart, Schubert ou Brahms, le quatuor a préféré se pencher sur le jazz expérimental, le rock schizophrène ou la chanson sans paroles (sauf sur "Humo" où intervient... un biologiste), en privilégiant le format court, les morceaux faisant souvent moins de deux minutes. Ici, on tourne essentiellement autour des instruments à vent (flûte, saxophone, clarinette) sans médire pour autant de la guitare électrique, de la basse ou de la batterie. Il faut vivre avec son temps. Sans négliger non plus le soutien logistique de trucs plus originaux comme le kazoo, le glockenspiel ou les instruments-jouets. Pascal Comelade doit se régaler à écouter ça. Comme nous d'ailleurs, enfin comme moi au moins, car je ne suis pas certain que la ménagère de 50 ans ou le dealer à la petite semaine trouve ici de quoi améliorer son morne quotidien sonore fait de variété avariée ou de rap faisandé. Mirlitorrinco, ça ressemble à une fanfare électrico-dadaïste du type Mardi Gras.BB qui aurait frotté trop lascivement avec les enfants putatifs de Miles Davis et Ornette Coleman. Il en résulte un disque tout en fraîcheur, en distanciation et en ironie, comme si Mahler ou Schönberg avait un jour décidé de se convertir au free jazz afin de casser les codes trop pesants de la libre entreprise musicale. Ces petites pièces ne sont finalement rien d'autre que des haïkus en notes et en croches, comme écrits sous acide au milieu d'un champ de fumerolles sur les pentes du volcan Galeras. De l'inclassabilité du surréalisme en milieu avant-gardiste.

BAD MOJOS : Songs that make you wanna die (CD, Voodoo Rhythm Records)

Si les 17 chansons composant ce deuxième album de Bad Mojos vont vous donner envie de mourir, comme l'affirme le groupe, c'est surtout parce que les Suisses savent pertinemment que peu auraient pu les écrire et les jouer à leur façon à eux, habile, inimitable, énergique et quasi létale. Bad Mojos et l'harmonie cosmique, ça n'est pas vraiment une histoire d'amour. En revanche, Bad Mojos et le côté trash de la Force, c'est assez fusionnel, au sens où l'entend la nomenklatura nucléaire. Autant dire que ça fait de menus dégâts structurels quand ça explose. L'attitude musicale de Bad Mojos est assez aisée à comprendre et à mettre en oeuvre. Vous prenez trois accords, de préférence les plus basiques et éculés - c'est sur les vieilles guitares qu'on fait les meilleurs riffs - vous les laminez façon punk, tronçonneuse et camion poubelle, vous les balancez sans réfléchir le plus rapidement possible et vous avez un album qui va vous rester en mémoire après s'être incrusté dans votre petit cortex à coups de perforateur-burineur pneumatique. Rassurez-vous, l'opération est indolore, vous n'avez même pas le temps de vous rendre compte de quoi que ce soit. C'est après, éventuellement, et si vous n'avez pas de chance, que la migraine peut vous prendre. Mais ça se soigne facilement avec force malt, houblon et absinthe. Pour parfaire le double effet de leur technique de combat rapproché, Bad Mojos sont allés se faire aider par Lo Spider dans son antre toulousain. Autant dire qu'on n'a guère parlé pétanque et macramé au cours de séances qui ont dû être assez torrides. Ou alors c'est que je ne comprends plus rien au garage-punk'n'roll de synthèse. Au final, vous n'avez rien au-dessus de trois minutes (17 bastos en à peine plus d'une demi-heure pour vous faire une idée de l'urgence de la saillie) sur un album qui ne présente aucune trace de gras, aucun additif, aucun édulcorant. Au nutriscore, normalement, ils doivent atomiser toutes les statistiques, faisant passer l'huile d'olive vierge ou l'eau de source pour de dangereux produits toxiques. De la distorsion plein la voix, de la saturation plein les cordes de guitare, du cagnard plein les tambours, la musique de Bad Mojos n'est pas pour les tendres, les mous ni les eunuques. Bad Mojos, c'est mieux qu'une séance au stand de tir, mieux qu'une nuit blanche sur "Doom", mieux qu'un exercice d'artillerie à obus réels. De "Crash & burn" (Crache tes burnes ?) à "Summer of hate" en passant par "H bomb" et "Scum", Bad Mojos réécrivent l'histoire de l'humanité dans sa version "tuez les tous, le vieux gaga reconnaîtra les siens s'ils sont encore en état".

L'ENCYCLO DÉGLINGO DE LÉO

UNIONISTE

Type d'obsédé qui tente de pratiquer le body-body le plus serré et le plus rapproché possible avec ses contemporains. Pour lui, plus ça frotte, meilleur c'est. On pourrait croire que, plus frileux que la moyenne, il espère ainsi profiter de la chaleur corporelle commune, mais, eu égard à la taille du territoire sur lequel il souhaite voir cette union s'étendre, ça n'est pas gagné. Il faut donc envisager la possibilité que l'unioniste prône un autre genre d'assemblage humain. Surtout que, à l'appui de la première impression produite par ce terme sur notre petit intellect titillé par nos hormones, on aurait pu penser que l'unioniste eut pu être influencé par la lecture assidue de la revue « Union », modeste opuscule qu'on ne trouve, depuis un demi siècle, que sur les rayonnages les plus élevés des marchands de journaux, mais il n'en est rien, il faut donc trouver une autre source de fantasmes pour notre unioniste pur et dur. Des fantasmes de deux sortes en fait, religieux et/ou politique. Dans le premier cas, suite aux nombreuses affaires de pédophilie qui ont défrayé la chronique ces dernières années dans les milieux chrétiens, on pourrait aisément rapprocher ces unionistes, bien réels, de ceux imaginés dans le préambule de cet article, je ne vais cependant pas m'engager sur ce terrain dangereusement glissant mais plutôt m'en tenir à la définition officielle du mot. On trouve des unionistes à la fois chez les catholiques et les protestants, ce qui doit représenter à peu près le seul truc sur lequel les deux mouvements s'accordent. Curieusement, c'est chez les protestants, alors pourtant diablement sécessionnistes, qu'apparaissent les premières manifestations de l'unionisme, une doctrine qui tente d'unir les différentes églises issues de la Réforme. En effet, puisque les protestants réfutent l'orthodoxie catholique et la pensée unique qui en découle, chacun est libre de fonder sa propre église sans s'occuper de ses voisins. C'est particulièrement vrai aux États-Unis par exemple, où vous trouvez des églises un peu partout, y compris dans les bleds les plus paumés ou reculés, souvent en plusieurs exemplaires au sein d'un

même village, chacune affichant une raison sociale différente de celle plantée quelques pâtés de maisons plus loin. Un déploiement hors norme de bicoques sanctifiées qui, libéralisme américain oblige, essaient, bien sûr, de débaucher les paroissiens de leurs concurrentes. C'est Clochermerle au pays des cow-boys, avec la démesure qui va avec.

Chez les catholiques, l'unionisme touche plutôt les jeunes ouailles. Celles qui ont justement été fortement touchées, palpées ou tripotées par les curés ? D'accord, j'ai peut-être l'esprit un chouia mal tourné, mais avouez qu'ils ont quand même tendu le bâton pour se faire battre après avoir tendu le bâton tout court. L'unionisme catho vise donc le rapprochement, plus proche, toujours plus proche, des différentes Unions chrétiennes de jeunes gens (UCJG pour faire branchouille et incompréhensible) et, par extension, des mouvements comme les scouts. Les jeunes luveteaux et les jeunes jeannettes étant parmi les cibles privilégiées des raticheons, ce qui est nettement plus facile pour tout le monde, la jeunesse se retrouvant souvent les fesses à l'air dans les bois, ne serait-ce que pour aller aux feuillées, les porteurs de soutane n'ayant plus qu'à soulever leur robe pour les bénir de leurs goupillons à la faveur de positions guère propices à l'esquive.

On pratique moins la gaudriole chez les unionistes politiques puisque ceux-ci cherchent d'abord et avant tout à unifier un pays entier, y compris, parfois, dans le sang, la sueur et les larmes. L'exemple le plus emblématique nous vient encore des États-Unis quand, entre 1861 et 1865, les unionistes nordistes ont foutu la raclée aux sécessionnistes sudistes qui voulaient faire bande à part avec leur coton et leurs esclaves. Mais, dans l'histoire moderne, comprendre depuis le 19ème siècle, les américains n'ont pas eu le monopole de la pensée unioniste, l'Europe n'ayant pas été en reste, comme en Belgique, en Italie avec Garibaldi ou en Allemagne avec Bismarck, qui restent les seuls exemples d'unions à peu près réussies malgré quelques poussées de fièvre intérieures sporadiques. Ailleurs, les vellétés unionistes ont connu bien des vicissitudes, ayant parfois pu réussir temporairement, Tchécoslovaquie, Yougoslavie, URSS, avant de voler en éclats.

L'unionisme, finalement, c'est comme le mariage, des fois ça réussit, des fois ça rate, des fois c'est de l'amour, des fois c'est de la raison, comme en témoigne le destin récent de l'Union Européenne qui a pu réunir jusqu'à 28 partouzeurs plutôt actifs pendant de nombreuses années avant de voir le Royaume-Uni décider de reprendre sa liberté d'action, tandis que la Hongrie ou la Pologne commencent également à se poser des questions sur le bien fondé de ces pratiques échangistes. Difficile de contenter tout le monde avec des praxis communes sans que les tensions finissent par prendre le pas sur les attentions.



GIL : Lucarne (CD, Twenty Something - nineteensomething.fr)

On avait connu Gilles Moret en jeune mustang fougueux avec les Noodles puis les Dirty Hands, le voici de retour, bien que pas franchement en vieux cheval du même tonneau, en solo, avec un prénom raccourci en guise de nom de scène, peut-être un chouia moins bouillonnant mais néanmoins encore sacrément fringant, encore capable de vous gagner des tiercés aux naseaux et à la barbiche d'étalons moins résistants. La droiture à l'état pur. Quand je disais en solo, ça n'était qu'une image puisque le bonhomme officie sous son seul état-civil, il ne faudrait cependant pas oublier les deux desperados qui l'accompagnent et qui savent jouer de leur artillerie. Ecoutez-moi la basse tellurique de "Seule, la nuit" ou "Samuel Hall" et dites-moi si ça ne résume pas, en quelques notes intenses, toute l'aigre douceur du rock angevin des années 80/90. Une filiation qui se trouve logiquement adoubee par la présence, derrière la table de mixage, de Jean-Paul Romann, déjà ingénieur du son des Dirty Hands, et de Christophe Sourice, déjà producteur des Noodles et des Dirty Hands et qui n'a pu s'empêcher de se fendre de quelques choeurs comme il le faisait dans les Thugs. S'il ne fallait retenir qu'un substantif pour qualifier cette aventure, ce serait bien évidemment fidélité. En six titres, Gil poursuit le développement, sans heurt et sans hiatus, d'un rock'n'roll qui, bien que quasi quadra, n'a pas pris une ride, ne montre aucun signe d'essoufflement, se complait même à vous aguicher avec force clins d'oeil aussi goguenards qu'appuyés. Contrairement à ce que laisse penser le titre de ce mini album, ce n'est pas derrière une anonyme lucarne que Gil nous regarde et nous invite à entrer dans son univers, mais bien la baie vitrée largement ouverte sur un soleil à la sombre luminosité. Cette même aura qui nimait certains disques d'Alain Bashung, dont Gil reprend "Samuel Hall", chanson écrite par Rodolphe Burger (Kat Onoma) bien que largement inspirée d'un vieux standard country alésé, entre autres, par Johnny Cash. Les hommes en noir, au moins mentalement, inspirent décidément beaucoup notre homme Gil. Si vous cherchiez le dépaysement avec ce disque, si vous cherchiez à vous extirper des griffes du rock angevin avec cet album, si vous cherchiez quelque écart de langage harmonique avec un Gil patiné par les années, vous vous êtes trompé de mansarde, de ville même, pour ne pas dire de planète lyrique. Pour Gil, hors de question de dilapider son capital expérience en de vaines sorties putassières et débauchées par l'appât du brouet "musical" façon TF1-RTL. Il n'avait aucunement l'intention de se renier ou de s'avilir. De toute façon, il a largement passé l'âge de compromissions qui ne l'ont jamais fait fantasmer, pas plus hier aujourd'hui. Même si "Les jours à venir" a tout pour devenir un standard avec sa mélodie entêtante et son rythme trépidant, ce qui se produirait assurément si l'on était aux Etats-Unis, mais nous ne sommes qu'au pays de la variété et de la cancoillotte trempée dans le café, autant dire que le combat est perdu d'avance. Ce qui n'empêche nullement de se défendre et de s'acharner à prêcher la bonne parole quand on a ça dans le sang.

BRÖTCHEN DES TODES : I will start a fire (CD, Epice Ricords)

Bien qu'originnaire de Camaret sur Mer, Brötchen Des Todes est à des années-lumière de l'univers jouisseur du curé paillard de la chanson. En Bretagne, chacun ses traditions. Espérons juste que le titre de ce nouvel album n'est pas annonciateur d'années enflammées comme celle que vient de connaître la région cet été quand les korrigans ont vu flamber jusqu'à la mythique (quoi que plus tant que ça depuis sa quasi privatisation) forêt de Brocéliande. Ce qui n'empêche pas le désormais trio de célébrer d'autres formes de trépas, y compris en s'étouffant avec des sandwiches (au chou-fleur ? à l'artichaut ? à la galette-saucisse ?) comme le laisserait entendre son nom. Merci à mes très vagues souvenirs d'allemand du collègue, que je maudissais pourtant avec constance à l'époque. Brötchen Des Todes propose une musique hybride, entre électronique planante et psychédéisme délétère, entre Kraftwerk et Amon Düül II sous perfusion électrique grâce à la guitare de Guillaume Brot, fondateur d'un projet alors solitaire. Depuis, l'ont rejoint un clavier s'adonnant aussi au thérémine à ses heures perdues et un batteur adepte de machines pour étoffer ses percussions, qu'on retrouve également dans des groupes tout aussi torturés comme Chafouin ou Lapin. Vous aurez compris qu'on est loin de l'esprit fest-noz et du couple infernal bombarde-biniou. La musique de Brötchen Des Todes est hypnotique, répétitive, lancinante, à la limite de la transe chamannique (druidique ?), n'étaient les zébrures électriques portées par les accords létaux de la guitare et les arpèges ambiants de l'orgue. Napez le tout de vocaux minimalistes entonnés ad libitum, presque de manière subreptice, comme s'il fallait transcrire en mots les errances spirituelles de quelque sabbat animiste célébré au fin fond d'une clairière ouverte sur des espaces-temps oubliés depuis des éons, quand l'homme

n'était encore guère plus qu'un vague conglomérat d'amibes et de phagocytes tout juste pensant, donc tout juste étant si l'on accepte le précepte cartésien. Les morceaux de cet album, sept, s'étirent sur pas loin de sept minutes, comme sept nains chaussés de bottes de sept lieues pour un petit cinq à sept languide capable de vous propulser vers un septième ciel tout juste issu d'un big (gang) bang primal, d'une soupe primitive dans laquelle auraient macéré ions, protons, électrons, neutrons ou anions en une folle et tapageuse bacchanale fétichiste. Brötchen Des Todes ne vous invite pas à partager ses petits jeux cruels mais vous impose ses rites et ses mortifications pour mieux vous contrôler et vous soumettre au feu de ses incantations psychotropes. Si vous pensiez avoir le choix de dire non, oubliez de suite vos velléités de rébellion adolescente, elles ne franchiront pas la barrière de leurs esprits supérieurs.

LYDSYN : Lydsyn (CD, Bad Afro Records)

Après la fin de Baby Woodrose en 2016, Lorenzo Woodrose, chanteur et guitariste du défunt gang psyché-garage danois, s'est lancé dans un carrière solo en reprenant son vrai nom, Uffe Lorenzen, et en faisant paraître trois albums sur lesquels il joue de tous les instruments. Problème avec cette formule purement solitaire, difficile de restituer la chose en concert, sauf à utiliser moult bandes préenregistrées, ce que le bonhomme ne saurait envisager une seule nanoseconde. Du coup, au printemps 2020, en pleine vague d'enfermement général pour cause de crise dictatoriale tout aussi universelle, Uffe Lorenzen décide de faire appel à une paire d'amis pour l'accompagner in vivo, le bassiste Palle Demant (Hjortene, the Sledge) et le batteur Jens Eyde. Le trio répète, espère donner des concerts qui sont annulés presque aussitôt après avoir été bookés, toujours à cause du totalitarisme ambiant, continue à répéter et, fatalement, le temps passant, compose de nouveaux morceaux. Suffisamment pour envisager la sortie d'un nouvel album. Uffe Lorenzen n'étant plus seul à bord de son esquif, trouver un nom de groupe s'impose, ce sera Lydsyn. Qui ne fait ni du Baby Woodrose ni du Uffe Lorenzen, même si ce premier album s'inscrit dans la continuité de ses efforts solitaires tout en revenant également aux fondamentaux développés dans son premier groupe. Pour faire simple, Lydsyn développe une musique nettement plus hard, plus heavy, moins psychédélique que ce à quoi Uffe Lorenzen nous avait habitué jusqu'ici, avec cependant un vrai retour de la guitare fuzz qui magnifiait Baby Woodrose mais qu'il semblait avoir remise pour ses disques solo. Pareil pour le chant en danois, un retour à sa langue maternelle initié sur ses disques solo alors qu'avec Baby Woodrose il chantait en anglais. Ca va, vous suivez toujours malgré ces explications un brin tortueuses et alambiquées qui pourraient faire accroire qu'Uffe Lorenzen se serait laissé aller à donner dans le disparate et le patchwork alors qu'il n'en est rien. Si vous écoutez sa discographie dans l'ordre et dans son entièreté, vous ne pouvez que noter une certaine cohérence dans son évolution musicale, avec certes quelques virages en épingle à cheveux mais sans jamais de vrai demi-tour, sans jamais de véritable retour en arrière. Lydsyn est bel et bien le groupe que le spadassin se devait de former à ce moment donné, fruit d'une maturation artistique évidente, y compris, paradoxalement, dans le choix de l'unique reprise du disque, "Hymne til kroppen", du groupe danois Splask, qui tartinaient une sorte de funk-rock soul et jazzy, cocktail pour le moins étonnant, à défaut d'être détonant. Étonnant donc pour Lydsyn, un groupe aux riffs nettement plus drus, âpres et rêches, bien que dans le ton de ces groupes proto-hard du début des seventies. Confirmant le déroulé sinueux et ondulant de sa démarche.

BOGOS : Empty bottles (CD, Voodoo Rhythm Records)

Un disque qui démarre par un petit hommage à Ennio Morricone, période western, ne peut pas être foncièrement mauvais, pas plus que le groupe qui se fend de cet adieu au maître, décédé en 2020, donc probablement pendant l'élaboration de cet album. D'où la dédicace de Bogos, groupe suisse né du mauvais côté de l'Atlantique. Clairement, on les aurait plutôt vus venir de Tombstone, de Deadwood ou de Dodge City les gaziers, mais pas de Berne, avec leur coutry-psycho-punkabilly qui défouraille plus vite que Billy the Kid, qui touche sa cible avec plus d'adresse que Wild Bill Hickok, qui pille les trains avec plus d'audace que Jesse James, qui rend la justice de manière plus expéditive que Wyatt Earp et qui a moins de scrupules que Bob Dalton. "Empty bottles qu'ils ont intitulé leur premier album, mais on ne me fera jamais croire que, si les boutanches sont à sec, ce ne sont pas eux qui les ont éclusées avant d'entrer en studio pour enregistrer cette quinzaine de "deguellos" qui annoncent la couleur, noire, pas de quartier,

pas de prisonniers. Entre le banjo tendance bluegrass en excès de vitesse, la guitare garage-rockab, la contrebasse triplement slapée et la batterie déroulante façon charge de cavalerie, les Bogos auraient fort bien pu signer la musique d'un western-spaghetti punk, bastingue et chaotique, comme si Sergio Leone avait tourné une variante punk cinématographique de Deadlands (le jeu de rôle pour ceux qui connaissent) ou comme si Alex Cox avait fait un remake déglingué de son "Straight to Hell" avec ses tueurs accros à la cocaïne plutôt qu'à l'arabica. Tout au long de leur album, les Bogos fustigent le conformisme, le conservatisme et l'académisme de nos sociétés de plus en plus libérales et inégalitaires. Selon leur dogme, seuls survivront les parias, les cinglés, les gueux, les pouilleux, les mécréants, les clodos, les hobos, les cloportes (ou les cafards en version post-nucléaire), a fortiori s'ils sont armés jusqu'aux ortels. Pour mieux nous convaincre, il ont trouvé de bon ton de s'acquiescer avec Zeno Tornado pour produire leur disque, lui-même tombé dans la cocotte countrybilly, entre le lard et les fayots, en s'approchant trop près du feu un soir de beuverie au tord-boyau et responsable d'une poignée d'albums dézingués chez Voodoo Rhythm. L'inceste, à ce niveau, devient fusionnel et géminal. Et comme c'est fête, je m'en vais me léchouiller une petite binouze, car je suis aussi besogneux qu'un écureuil moi, je n'assèche pas mon réfrigérateur aussi facilement, je me garde quelques réserves pour les temps difficiles. "Empty bottles" ? Pas de panique. Pas pour moi. Du moins, pas tout de suite.

BAD DECISIONS : Subnormal (CD, Voodoo Rhythm Records)

Jusqu'à présent, la Roumanie nous avait plus habitué à nous envoyer ses pseudo musiciens folkloriques adeptes de passage de burnes dans le métro qu'à faire l'éloge d'une noise burnée, mais dans le bon sens du terme cette fois. Bad Decisions est un duo basse-batterie de Bucarest au service d'un punk parfois aussi froid que la guerre de la même panouille qui vient de reprendre à nos portes parce que cet empaffé de Poutine se prend pour un nouveau Pierre 1er. Les rythmes de Bad Decisions sont aussi irrésistibles que l'avancée d'une colonne de blindés sur une route de campagne tandis que les riffs de basse, tout en distorsion extrême, voire même sous fuzz surdosée ("Time ghetto"), sont aussi cuisants que le pilonnage d'une école, d'une gare ou d'un théâtre. Sauf que Bad Decisions sont du bon côté de la Force avec un premier album censément enregistré à la maison, la rumeur prétend même qu'il aurait été conçu dans une chambre à coucher, ce qui ouvre de nouveaux horizons par rapport à la cuisine ou aux gogues. Bad Decisions professe un punk intense et aussi bourrin que du free-fight (le bien nommé "Playa de los peligros"), l'absence de guitare rendant l'atmosphère de ce disque plus pesante, plus nocive, plus malsaine que ce à quoi nous sommes accoutumés, avec ces graves profonds qui vous ramonent la tuyauterie intestinale aussi efficacement qu'un lavement sans que vous ayez à engraisser votre praticien ou souiller l'infirmière commise d'office. Les trépidations de cette basse en pleine crise de bouillonnement sont telles que tout s'affole dans un rayon de cinquante mètres autour du point d'émission. Je le sais, j'ai testé. En revanche, je n'ai pas encore osé l'écouter du fourbi dans ma voiture, j'ai peur qu'elle s'éparpille soudainement aux quatre coins de la ville façon puzzle - il est toujours bon de citer ses classiques. Bad Decisions, c'est définitivement de la noise sleazy avec supplément de trash-punk'n'roll sous EPO, le genre de truc qu'on n'attendait pas de la part de ressortissants d'un pays qui, jusque-là, n'avait guère fait parler de lui en matière de rock'n'roll, fut-ce au sens le plus large du terme. Poutine tente la main-mise militaire sur l'Europe, Bad Decisions tente le monopole bruitiste sur le monde, qui gagnera sa propre course aux armements ? Personnellement, je préfère miser sur les seconds, les dommages seront toujours moins fatals, à part peut-être sur les tympans, mais comme les miens sont déjà en lambeaux, ça ne devrait pas changer grand-chose. Ca m'évite au moins d'écouter les conneries qu'on nous débite à longueur de temps à la radio ou à la télévision. Je préfère me concentrer sur celles, mélodieusement létales, de gonzes comme Bad Decisions. Ramas bun !



THOUGHTCRIMES : Altered pasts (CD, Pure Noise Records)

Après un premier EP en 2019, repressé en 2021 avec deux titres en bonus, les New Yorkais de Thoughtcrimes font enfin paraître leur premier album. Et le moins que l'on puisse dire c'est que, même sur la longueur, la musique du groupe est toujours aussi dissolue. En même temps, avec un batteur, Billy Rymer, qui fut celui de Dillinger Escape Plan durant les dernières années du groupe, il ne fallait évidemment pas s'attendre à ce que la clique fasse dans la pop fadasse ou le fandango olé-olé. Notons que Billy Rymer profite de l'occasion pour reprendre également son instrument de prédilection, la guitare - il n'était devenu batteur que parce que Dillinger Escape Plan possédait déjà deux gratouilleurs qui se suffisaient à eux-mêmes sans qu'il y ait besoin de renfort - de quoi lui permettre de se remettre à la composition. Les onze morceaux de cet album sont denses, drus, compacts et épais, encore que, parfois, ça s'envole façon bombardier au long cours ("New infinities" par exemple). Le thème général du disque imposait cette rudesse de ton et de son puisque "Altered pasts" se veut une dystopie s'interrogeant sur l'avenir de notre pauvre monde qui semble plutôt se diriger vers son autodestruction que vers des lendemains qui chantent. Thoughtcrimes n'ont donc pas eu à trop se forcer pour imaginer ce que pourrait être notre futur (très) proche. Que ceux qui croient encore en l'avenir de l'humanité restent avec leurs pimbêches lucianesques et leurs godelureaux sopranesques qui leur évitent au moins de réfléchir. Un parti pris que Thoughtcrimes assume jusqu'au bout, jusqu'à inviter le poète Michael Clarity à déclamer une de ses oeuvres sur "Hai un accendino" qui témoigne de l'expérience vécue début 2020 quand il s'est retrouvé bloqué au Vietnam parce que le grand complot politicien mondial avait décidé de tester en grandeur nature sa volonté de dictature universelle. C'est d'ailleurs à la même époque que Thoughtcrimes ont commencé à travailler sur cet album, inutile de dire que l'hystérie pandémique qui s'est alors emparée d'*homo sapiens*, qui porte décidément de plus en plus mal sa raison sociale, fut un vrai nanan pour agiter les thèmes post-apocalyptiques portés par cet album. Le tout renforcé par la production de Mike Watts, qui avait déjà officié comme ingénieur du son sur "Dissociation", le dernier album de Dillinger Escape Plan, il n'y pas de hasard, une production bourrue et méchamment plombée, de quoi vous coller au fond de votre siège sans possibilité de vous lever, ne serait-ce que pour aller boire une bière ou aller pisser (voire les deux en même temps, directement du producteur au consommateur). La musique de Thoughtcrimes se mérite et se gagne à force de volonté.

INTERNATIONAL SPLIT LP (CD, TNS Records)

MAUDIT TANGUE # 6 (CD, Maudit Tangué)

Il est toujours de bon aloi de célébrer les grandes étapes de sa vie, même pour un label de disques, surtout quand on solennise les comptes ronds, comme un dixième anniversaire. Encore que, pour ce qui est de la compilation "International split LP", la fenêtre de tir a été ratée d'un poil de barbe de hipster, mais bon. Cette parution vient en contrepoint d'une autre, sortie en 2011 selon le même principe. Du coup, le décalage d'un an dans la commémoration ne tient peut-être qu'à la difficulté de réunir les groupes pour le petit raout. Encore qu'ici, comme en 2011, ils ne sont que quatre pour une compilation très internationale. L'Allemagne délègue Christmas, un nom pas forcément facile à porter pendant 364 jours par an, mais le fast rock'n'roll punk du groupe fait fi de l'arrogance consumériste de la fête du fric, du luxe et du foie gras en avoinant deux brûlots de pure jouissance sonore, "Blatant ignorance" se payant même l'audace d'inviter Andrew Neufeld, le chanteur des Canadiens de Comeback Kid pour affirmer son penchant secret pour le hardcore, tandis que "54/40 or fight" puise dans le répertoire de Dead Moon, ils ont de l'entregent les cousins Germains. Le Royaume-Uni ne pouvait être oublié sur une compilation produite par un label britannique, c'est Haest qui représente les sujets du tout récemment intronisé Charles III. Est-ce à dire qu'Elizabeth II ne souhaitait pas se voir associée au hardcore doom punk des résidents d'Hastings, une ville pourtant hautement symbolique de la royauté anglaise, et qu'elle a préféré passer la main au fiston plutôt qu'avoir à se justifier auprès du reste du monde d'être la complice implicite de cette bande manants électriques ? On traverse la mer du Nord et on se retrouve aux Pays-Bas avec Bätwolf qui, en bons prédateurs qu'ils veulent être, s'adonnent à l'attaque éclair sur leurs deux titres. En moins de deux minutes à chaque fois, tout est dit sur fond de punk rock'n'roll dopé à la couille de taureau. Pour terminer, les incurables récidivistes d'Electric Fankenstein, qu'on ne présente normalement plus. Les deux titres proposés ici sont déjà connus des aficionados, mais ça ne fait jamais de mal d'enfoncer quelques clous quand la mémoire se fait défaillante. "Action high" nous ramène à la fin des 90's, tandis

que "Son of Sam", la reprise des Dead Boys, un poil plus récente, du moins par les fils du New Jersey, s'étire sur plus de cinq minutes pour mieux nous laminer, nous ratatiner et nous ratatouiller, et le pire, c'est qu'on aime ça, que dis-je, on adore, on kiffe, on se prosterne. Bref, quatre groupes et huit morceaux pour faire le tour de la question punk dans toute sa diversité. Le genre de compilation qu'on ne regrette jamais de trouver dans sa discothèque. Rendez-vous dans dix ans pour la suite ?

Pour ce qui concerne Maudit Tangué, on est pile dans les clous puisque le label réunionnais commémore ses 10 ans d'existence, 2012-2022, on est au top de la précision calendaire. Le principe de ces compilations, au départ, était de dresser un panorama du rock réunionnais. Au fil du temps, le label a élargi son champ d'action aux pays bordant, ou étant noyés dans, l'Océan Indien. Avec cette sixième livraison, Maudit Tangué revient à l'élémentaire en se recentrant sur l'ancienne île Bourbon. Sauf que toute règle se voyant affublée de son exception, une règle qui, elle, n'en souffre quasiment pas, beau paradoxe, un groupe sud-africain est parvenu à se glisser au milieu de huit de ses homologues insulaires, les Make-Overs. Parmi les locaux, on retrouve des habitués de cette série "Maudit Tangué", thee Orlando's, Kilkil, Tukatukas, Riske Zero, Golgot VR, bien que ce dernier, un one-man band, habite désormais du côté de Tours. Pour les trois autres, Tuelip, Monoi ! et Lomor, c'est un dépuçelage qui, comme tel, devrait rester gravé dans leur mémoire. Quant à la couleur musicale, comme d'habitude, ça surfe sur diverses vagues, de l'indie-rock au thrash-métal en passant par le synth-punk, le psyché-rock, le punk-hardcore avec supplément de saxophone en roue libre (Tukatukas), la noise, la oi ! ou la new wave, largement de quoi occire quelques colonies de moustiques tigres ou quelques bancs de poissons-pierre même si c'est pas bien pour la biodiversité. Des fois, il y a des dommages collatéraux qu'on ne maîtrise pas totalement. Petit à petit, "Maudit Tangué" (ce bestiau là, on le mange sur l'île) est en train de nous établir un catalogue raisonné du rock réunionnais, ce qui ne peut que nous aider à faire le tri selon nos propres affinités. D'autant que, si la Réunion est un département français, il est vrai que la plupart des métropolitains connaissent moins bien sa scène musicale que celles de quelques pays voisins beaucoup plus proches géographiquement, même à l'heure d'Internet tout puissant. De quoi réparer cette petite erreur de jugement. Perso, je goûte l'initiative depuis ses débuts.

